

Kjell Ola Dahl

L'homme dans la vitrine



folio
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Kjell Ola Dahl

L'homme dans la vitrine

Une enquête
de Gunnarstranda et Frølich

*Traduit du norvégien
par Alain Gnaedig*

Gallimard

Le tutoiement est de rigueur dans les pays scandinaves, même dans un cadre professionnel, et entre des personnes qui ne se connaissent pas. Nous avons voulu conserver cette spécificité culturelle dans la traduction française.

Titre original :

MANNEN I VINDUET

© Kjell Ola Dahl, 2001.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.

Kjell Ola Dahl est né en 1958 en Norvège. *L'homme dans la vitrine* est la première enquête de Gunnarstranda et Frølich à paraître en Folio Policier.

Est-ce donc un poignard que je vois devant moi,
La garde vers ma main ? Viens, que je te saisisse !
Je ne te tiens pas et pourtant je te vois toujours.
N'es-tu pas, vision fatale, perceptible
Au toucher, comme à la vue ? Ou n'es-tu
Qu'un poignard de l'esprit, création fallacieuse
D'une tête accablée par la fièvre ?

Macbeth

PREMIÈRE PARTIE

Vendredi 13

Une dame qui calcule

Reidar Folke Jespersen entama ce vendredi 13 de la même manière qu'il avait commencé tous les matins des cinquante dernières années de sa vie qui en comptait déjà soixante-dix-neuf, avec une bouillie d'avoine, dans la cuisine, seul dans la pénombre hivernale du matin, les bretelles pendantes dans son dos, avec les petits tintements rythmés de sa cuillère contre le fond de l'assiette creuse pour tout accompagnement musical de sa solitude. Reidar Folke Jespersen avait des cernes marqués sous ses yeux bleu vif, le menton couvert d'une barbe blanche taillée court et avec soin. Les mains qui tenaient la cuillère étaient épaisses et ridées, avec des veines saillantes qui disparaissaient sous les plis de ses manches de chemise. Ses avant-bras n'auraient pas paru déplacés chez un bûcheron ou un forgeron.

Il n'avait pas faim. Il n'avait jamais eu faim le matin, mais, en homme raisonnable et bien informé, il comprenait la nécessité pour l'estomac de travailler avec quelque chose de solide. Ainsi, il commençait chaque journée par une assiette de bouillie qu'il préparait lui-même. Si on lui avait demandé à quoi il pensait pendant ces minutes-là, il n'aurait su répondre. En mangeant, il

se concentrait toujours pour compter le nombre de cuillerées — vingt-trois, ting, slurp, vingt-quatre, ting, slurp —, et une longue existence de mangeur de bouillie lui avait appris qu'une assiette contenait en moyenne entre trente-huit et quarante-quatre cuillerées. Et si jamais un soupçon d'étonnement lui venait à l'esprit durant ces minutes routinières d'un jour neuf, c'était seulement la curiosité de savoir combien de coups de cuillère lui seraient nécessaires pour vider son assiette.

Pendant que M. Jespersen prenait son petit déjeuner, Ingrid Jespersen restait au lit. Elle restait toujours couchée plus longtemps que son mari. Ce vendredi, elle se leva à huit heures et demie, enfila son peignoir en tissu-éponge blanc, et fonça dans la salle de bains où le chauffage par le sol était à fond. On pouvait à peine y rester pieds nus tellement c'était brûlant. Elle sautilla et s'enferma dans la cabine ronde où elle prit une douche longue et chaude, luxe dont elle n'aurait su se priver. Certes, le chauffage central veillait à ce qu'il fasse toujours bon dans l'appartement, mais comme son mari ne supportait pas une chaleur pareille dans la chambre, il baissait toujours le radiateur avant de se coucher. Et le froid d'hiver se faufilait, la nuit.

Ingrid Jespersen allait fêter ses cinquante-quatre ans en février. Vieillir l'inquiétait parfois, mais elle ne se faisait pas de souci au sujet de son apparence. Elle était mince et souple, qualités qu'elle attribuait à son passé de danseuse, et au souci qu'elle avait de se maintenir en bonne forme physique. Ingrid Jespersen avait encore une taille fine et des jambes musclées, et même si ses hanches ne présentaient plus leur rondeur ferme de sa jeunesse, elle attirait encore les regards dans la rue. Ses cheveux conservaient une teinte châtain naturelle, avec

un éclat roux. En revanche, ses dents l'embêtaient. Comme tous les gens de son âge, les traitements dentaires de son enfance n'avaient pas tenu le coup. En deux endroits, les plombages presque vieux d'un demi-siècle avaient été remplacés par des couronnes. La cause la plus pesante de cette forme de coquetterie venait de ce qu'elle avait un amant — un homme plus jeune qu'elle — et elle souhaitait que la différence d'âge ne soit pas trop patente en la compagnie d'Eyolf Strømsted, qu'elle avait eu jadis comme élève au ballet. Elle ferma le robinet, sortit de la cabine et s'approcha du miroir qui avait pris une patine verte sous l'effet de la condensation. Le jugement que son amant pouvait porter sur son sourire la taraudait toujours, et lui causait un soupçon d'inquiétude. Elle étudia d'abord ses dents en faisant des grimaces, face au miroir. Puis elle observa les contours de son corps à travers la pellicule de buée. Elle posa la main droite à plat sur son ventre et pivota d'un demi-cercle. Elle contempla la cambrure de ses reins, son postérieur, et jaugea les muscles de ses cuisses tout en effectuant son mouvement.

Mais, ce jour-là, elle se figea net face au miroir. Elle entendit la porte de la maison claquer une deuxième fois. Le fait que son mari parte travailler sans lui dire un mot lui fit perdre la sensation du temps et de l'espace pendant quelques secondes. Ce petit écho d'une porte qui claque la déconcerta, et la fit contempler fixement son propre reflet, d'un regard vide. Lorsqu'elle reprit enfin ses esprits, ce fut pour éviter de voir sa propre nudité. Quelques minutes plus tard, alors qu'elle passait lentement le rasoir mécanique sur son mollet droit, ses gestes se firent machinaux, sans plus songer au bien-

être et à l'indolence que la pensée de son amant avait éveillés en elle peu auparavant.

Son mari, qui avait depuis longtemps fini son assiette de bouillie, avait enfilé son manteau avant de sortir d'un pas raide et lourd, sans lui adresser le moindre au revoir. Il avait cependant hésité quelques secondes devant la porte et dressé l'oreille en entendant l'eau qui coulait dans la salle de bains. Ce bruit lui avait fait venir à l'esprit l'image de son épouse, les yeux clos, avec des gouttelettes sur les cils, la bouche ouverte sous le jet brûlant qui lui fouettait le visage. Depuis plus de dix ans, Reidar Folke Jespersen pratiquait l'abstinence sexuelle. Les deux époux ne se touchaient plus et n'avaient aucun contact intime. Pourtant, aux yeux des autres, le couple paraissait animé d'un amour particulièrement tendre et marqué d'une grande attention réciproque. Cette façade n'était pas si éloignée de la réalité, car si les rapports sexuels du couple se réduisaient au néant, leur relation reposait toujours sur un accord tacite, un contrat psychologique, qui présentait tous les attributs du respect mutuel. Et d'une volonté d'accepter les défauts et les mauvaises habitudes de l'autre, comme, par exemple, de supporter ses ronflements en pleine nuit, un pacte qui comprenait également les efforts supplémentaires allant de pair avec le fait de vivre au quotidien avec une personne dont on pense vouloir le bien.

Jusqu'à ces trois dernières années, Ingrid Jespersen avait considéré l'abstinence délibérée de son mari comme un caprice du destin, une chose qu'elle devait supporter afin de pouvoir apprécier à son juste prix le temps pendant lequel elle avait vécu en accord avec ses instincts naturels. Mais quand, il y avait environ trois

ans, elle s'était laissé pénétrer pour la première fois par son ancien élève du ballet, et quand ce même homme mince et musclé, après fort peu de temps — suite à sa nervosité, la perte totale de sa maîtrise de soi et une violente excitation —, s'était retiré et avait éjaculé une grosse quantité de sperme sur ses seins et son ventre, Ingrid Jespersen avait ressenti un apaisement absolu. Un apaisement qui n'était pas sans rappeler l'harmonie qu'elle éprouvait après être allée chez un coiffeur sympathique, ou lorsqu'elle était en mesure de profiter de la vue de son grand appartement après avoir fait les carreaux et achevé cette tâche plus vite que prévu. Avec son amant, son quotidien prit une dimension nouvelle. Un manque jusqu'alors négligé et pourtant ressenti était enfin rempli et satisfait. Elle avait amoureusement serré Eyolf contre elle. Elle l'avait bercé dans ses bras. Du bout des doigts, elle avait lentement caressé ce dos souple et ces cuisses musclées. Elle l'avait exploré en fermant les yeux et perçu le plaisir de voir qu'une pièce du puzzle de son existence trouvait sa place. Elle sentit le pénis de son ancien élève se durcir à nouveau entre ses mains et, ayant rouvert les yeux, elle vit le soleil bas de l'hiver franchir le jardin voisin, dont un rayon se fraya un chemin à travers deux lames des stores pour frapper un pingouin en cristal, bibelot qui brisa le rayon de soleil en un doux tapis multicolore, un arc-en-ciel qui se posa sur les corps nus dans le lit. Cela conféra à la jouissance physique une beauté métaphorique. Et, pour la première fois depuis longtemps, Ingrid Jespersen sut qu'elle vivait alors un de ces instants qui devaient avoir une importance décisive pour le développement de sa vie future.

Ce fut avec la plus grande évidence qu'ils se revirent

dès la semaine suivante. Là, trois ans après, ils n'avaient plus besoin de convenir d'un rendez-vous. Ils se retrouvaient dans l'appartement d'Eyolf, chaque vendredi, à la même heure, onze heures et demie. Ils n'avaient d'autres contacts que ce rendez-vous hebdomadaire, déclenché et répété par la même soif un peu douloureuse du corps et des caresses de l'autre. Elle se réjouissait de ce rendez-vous chez Eyolf à peu près de la même façon qu'elle attendait un rendez-vous chez la pédicure ou le psy. Elle le voyait pour son bien-être et sa santé mentale. Et il ne lui venait pas à l'esprit que le jeune homme puisse percevoir la chose autrement. Au fil des semaines, des mois et des rendez-vous, des heures et des minutes occupées par le plaisir, leurs corps et leurs esprits s'étaient accordés mutuellement, chose dont elle tirait une joie immense et sans mélange. Elle comptait sur le fait qu'il en retirait lui aussi un bénéfice, dans son coin, tous les jours et les soirs où il était n'importe où, sauf dans le même lit qu'elle.

Ce matin-là, après s'être douchée, lavé la tête, rasé les jambes, enduit le corps de crèmes diverses, verni les ongles et maquillée — en particulier le dessous des paupières, légèrement congestionnées et ridées —, Ingrid Jespersen avait une nouvelle fois noué la ceinture de son peignoir autour de sa taille avant d'effectuer sa ronde dans l'appartement. Elle resta immobile quelques secondes dans la cuisine, à contempler l'assiette creuse sur la table, une assiette avec des motifs rustiques et paysans, en porcelaine Porsgrund. Un reste de bouillie d'avoine mélangé à du lait écrémé en recouvrait encore le fond. Elle la prit machinalement et la lava dans l'évier. Reidar avait mis la cuillère dans le lave-vaisselle et rangé le carton de lait dans le réfrigérateur. Sur le

frigo, la première édition d'*Aftenposten* était parfaitement pliée. Reidar n'y avait pas touché. La cafetière était pleine, elle en versa le contenu dans une thermos. Il était neuf heures et demie, et elle retrouverait Eyolf seulement dans deux heures. D'ici une demi-heure, Karsten, le fils que Reidar avait eu de son premier mariage, ouvrirait le magasin d'antiquités de son père, au rez-de-chaussée. Elle descendrait à la boutique avec le café, pour discuter un peu avec son beau-fils et, entre autres, l'inviter à dîner avec le reste de sa famille, le soir même. Afin d'écourter son attente, elle alluma la radio et s'installa dans le canapé du salon, avec le journal posé devant elle.

Papier de soie

Ce jour-là, Reidar Folke Jespersen ne se rendit pas directement à l'entrepôt tranquille de Bertrand Narveysens vei, à Ensjø, comme il le faisait habituellement en semaine. Au lieu de prendre à gauche, de sortir du garage son Opel Omega de 87, il partit dans la direction opposée. Il tourna dans Bygdøy allé et descendit dans le froid jusqu'au kiosque, au croisement avec Thomas Heftyes gate. Là, à la station de taxis, trois véhicules libres attendaient. Reidar Folke Jespersen acheta d'abord *Dagbladet*, *VG*, *Dagsavisen* et *Dagens Næringsliv*. Il hésita longuement en regardant la une d'*Aftenposten*. Ses pensées allèrent à son épouse, qui se mettrait bientôt à lire ce même journal. Il laissa *Aftenposten*, paya les quatre quotidiens et s'assit à l'arrière du premier taxi, un break Xantia. Le taxi appartenait à cette espèce des chauffeurs à laquelle les hommes politiques prêtent l'oreille. Quand bien même le chauffeur était au mieux de sa forme et déversait force considérations sur le cours du monde et ragots sur la famille royale, et même si Reidar Folke Jespersen nourrissait un faible étrange pour le parlement de la rue et la vérité défendue par les alcooliques et les coiffeurs, il ne répondit à

aucune des perches tendues par le taxi. Il lui demanda brièvement d'être conduit à une adresse de Jacob Aalls gate. Là, il entra dans un petit café à l'ambiance encore endormie — des tables vides, seulement deux clients, deux jeunes femmes qui prenaient un grand café au lait à la seule table située près de la fenêtre. Un jeune homme en blanc, avec les joues couvertes d'acné et des cheveux courts qui formaient comme une piste de saut à ski sur son front, adressa un signe de tête à ce client qu'il avait déjà vu ici. Il contourna le comptoir et demanda à Reidar Folke Jespersen s'il ne préférerait pas s'asseoir. Ce dernier fit non de la tête. En voyant l'étonnement sur la figure du jeune garçon, il lui expliqua qu'il voulait s'asseoir à la fenêtre et qu'il attendrait donc que les deux jeunes femmes s'en aillent. Le garçon acquiesça de manière exagérée, signifiant par là à ce client qu'il n'était guère poli, avant de retourner derrière le comptoir où il se remit à couper de la salade et des concombres. Reidar Folke Jespersen resta planté au comptoir à regarder fixement les deux femmes qui notèrent rapidement son attention, et ne manquèrent pas de trouver la chose déplaisante. Quelques minutes plus tard, leur conversation s'était totalement éteinte. Elles finirent leur café en vitesse et demandèrent l'addition. Le souffle froid de l'hiver pénétra dans le café quand elles malmenèrent la porte avant de disparaître. Reidar Folke Jespersen s'assit sur une chaise encore chaude, ôta ses gants avec minutie, posa son porte-documents en cuir sur la chaise en face, et en sortit les quatre quotidiens qu'il empila devant lui sur la table. Il fit un signe au garçon qui apporta une grosse tasse de café fumant. Folke Jespersen alluma une cigarette, une Tiedemanns Teddy sans filtre, et jeta un œil sur sa montre. Il était

neuf heures dix. Il tira une bouffée de sa cigarette, la posa dans le cendrier et resta à regarder fixement par la fenêtre. Ses yeux étaient pointés entre deux voitures, sur la porte que son épouse allait ouvrir dans un peu moins de deux heures, avec la ferme intention de passer l'après-midi au lit avec son amant. Il repensa à Ingrid, telle qu'il l'imaginait, délicate et blottie sur le canapé, vêtue de son peignoir en tissu-éponge blanc, en train de lire *Aftenposten*. Il fuma machinalement en tentant de deviner comment elle se comportait avec son amant. Il pensa aux différents stades qu'ils avaient connus, Ingrid et lui, au cours de leur vie commune. Il repensa à la créature fragile qu'elle était lorsqu'il l'avait rencontrée la première fois. Il s'efforça de comparer ce souvenir avec l'image de la femme robuste et déterminée qui partageait son lit chaque nuit. C'était comme si elle avait emballé et caché une partie d'elle-même dans du papier de soie, un petit paquet qu'elle ouvrait en compagnie de l'homme habitant de l'autre côté de la rue. Reidar Folke Jespersen aurait profondément aimé savoir si cette part de l'esprit d'Ingrid — qu'il avait essayé d'approcher jadis — s'y trouvait, ou si ce côté de son épouse s'était tout simplement volatilisé, en même temps que sa fragilité et son manque d'assurance. Oui, il aurait voulu savoir si la femme avec qui il partageait le lit et le logis était bien la même que celle qu'il avait autrefois espéré parvenir à aimer. Une partie des réflexions de Reidar Folke Jespersen portaient sur le mystère de la nature humaine, sur le développement et la maturation de la personnalité. Il s'imagina un sculpteur. Si l'on est un sculpteur, on peut prétendre que le résultat final était contenu depuis toujours dans la pierre, ou dans le matériau. Toutefois, un homme, songea Reidar Folke

Composition : IGS-CP
Impression Novoprint
le 03 janvier 2012
Dépôt légal : janvier 2012

ISBN 978-2-07-044544-8/Imprimé en Espagne.

237379



L'homme dans la vitrine Kjell Ola Dahl

Cette édition électronique du livre
L'homme dans la vitrine de Kjell Ola Dahl
a été réalisée le 10 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445448 - Numéro d'édition : 237379).
Code Sodis : N51290 - ISBN : 9782072461255
Numéro d'édition : 237857.